

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**56/2-3 | 2015**  
**Communiquer en URSS et en Europe socialiste**

---

### *Introduction*

## **Communiquer en URSS et en Europe socialiste**

**Kristin Roth-Ey et Larissa Zakharova**

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8180>

DOI : 10.4000/monderusse.8180

ISSN : 1777-5388

#### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

#### **Édition imprimée**

Date de publication : 17 avril 2015

Pagination : 253-271

ISBN : 978-2-7132-2476-8

ISSN : 1252-6576

#### **Référence électronique**

Kristin Roth-Ey et Larissa Zakharova, « Communiquer en URSS et en Europe socialiste », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 56/2-3 | 2015, mis en ligne le 17 novembre 2019, Consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8180>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

*Introduction*

# Communiquer en URSS et en Europe socialiste

Kristin Roth-Ey et Larissa Zakharova

---

- 1 Les communications en URSS et en Europe socialiste sont traditionnellement associées à la propagande. Longtemps, l'Union soviétique a été considérée comme le premier « État de propagande » du monde, expression empruntée à Peter Kenez qui, dans son ouvrage influent publié en 1985, écrivait ainsi :

Le régime bolchevik a été le premier non seulement à définir les enjeux de propagande, mais aussi à créer par le biais de l'éducation politique un homme nouveau capable de vivre dans une société nouvelle.<sup>1</sup>

- 2 La propagande n'avait pas de sphère « politique » d'application bien définie ; au contraire, elle était encadrée dans tous les domaines de la vie culturelle, sociale et économique. Kenez soulignait aussi que dans le vocabulaire soviétique la propagande, au moins dans le contexte socialiste, était exempte de connotation condescendante (« une simple propagande ») ou négative (la propagande comme un lavage de cerveau). La propagande socialiste était célébrée comme un outil essentiel et progressiste. Les communications qui contribuaient à la diffusion de la propagande, des premiers trains d'agitation et affiches jusqu'aux publications, radio, cinéma, théâtre, ont été largement encouragées par les autorités, par ailleurs en manque de ressources, en vue d'emporter l'adhésion de l'ensemble de la population<sup>2</sup>.
- 3 Au-delà de l'Union soviétique, les rapports entre propagande et opinion publique, ou populaire<sup>3</sup>, suscitent l'intérêt des chercheurs et des témoins depuis au moins les années 1920 quand des milliers d'étrangers se rendaient dans ce pays pour comprendre le fonctionnement de l'État et de la société socialistes et que les Soviétiques eux-mêmes entreprenaient un programme innovant et expansif de diplomatie culturelle<sup>4</sup>. Nourrie tant d'espoirs que de craintes, la question de l'efficacité de la propagande soviétique agitait les esprits à l'Ouest. Au moment où la guerre froide éclatait à la fin des années 1940, le problème de la propagande, désormais considérée comme une guerre psychologique et politique organisée par l'État, connaissait une importance accrue<sup>5</sup>. Les

principaux ouvrages de ce qu'on appellera par la suite l'école « totalitaire » présentaient un modèle selon lequel le régime soviétique reposait sur deux piliers : la propagande et les répressions ou, pour reprendre Lenin, « sur un équilibre de coercition et de persuasion<sup>6</sup> ». L'atomisation croissante de la société, avec la suppression des liens horizontaux de communication et la dépendance contrainte aux liens verticaux, aurait témoigné du succès de la propagande soviétique. Ainsi, cet outil initialement conçu pour renforcer la cohésion sociale aurait finalement généré de l'atomisation ; de même, conçu pour soutenir l'éducation, il se serait en fait révélé une arme servant la manipulation, l'immobilisation et la pacification.

- 4 Avec l'ouverture des archives dans les années 1990, l'image de la société soviétique pacifiée et atomisée a volé en éclats. Cependant, il apparaît aujourd'hui que l'approche de l'école dite « totalitaire » a été nettement moins réductrice que ce que ses détracteurs ont pu affirmer. Dans leurs travaux, pour ne mentionner qu'eux, Alex Inkeles et Raymond Bauer (du projet Harvard sur le système social soviétique) n'ont pas hésité à utiliser les termes « endoctrinement », « conformisme » et « contrôle » et le titre de leur étude la plus connue, *The Soviet Citizen : Daily Life in a Totalitarian Society*, met en avant celui qui fâche : « totalitaire »<sup>7</sup>. Pourtant, la lecture d'Inkeles et Bauer ne donne pas l'impression d'une masse soviétique brutalisée et endoctrinée, mais laisse plutôt voir une population dynamique, voire exigeante (comme le souligne leur usage du terme « citoyen » qui sous-entend que les auteurs prennent au sérieux les droits dont les Soviétiques disposaient). À plusieurs reprises Inkeles et Bauer remarquent combien les citoyens soviétiques adhéraient aux idées socialistes principales (telles que l'État providence) et aux valeurs non libérales (la restriction de la liberté de parole, par exemple). Ces orientations trouvaient leur explication dans l'impact du « système des communications ». En ce sens, leur réponse à la question de l'efficacité de la propagande soviétique était positive mais ils ont clairement signifié leur désapprobation vis-à-vis de cette efficacité. Même s'ils prenaient parti, Inkeles et Bauer n'en ont pas moins été capables de repérer et d'exposer ce qui ne fonctionnait pas dans les communications soviétiques, au moins selon le modèle simpliste de la « courroie de transmission » de la théorie léniniste. D'après eux, les citoyens soviétiques étaient capables d'évaluer les messages des médias et de mesurer l'engagement des autorités avec ces messages.
- 5 Inkeles et Bauer présentent l'Union soviétique comme une société moderne et modernisatrice ayant beaucoup en commun avec les autres sociétés modernes, en termes d'institutions (par ex. l'enseignement supérieur de masse, médias de masse) mais aussi de valeurs telles que l'importance du bien-être personnel et de l'orientation vers autrui. Ce sujet a été repris et développé à partir des années soixante par des chercheurs, à l'instar d'Ellen Mickiewicz dont les travaux pionniers sur les médias soviétiques ont dépeint un système de communication complexe et parfois contradictoire vis-à-vis d'un public également complexe et changeant<sup>8</sup>. Les termes de référence utilisés étaient peut-être les mêmes (« endoctrinement », « malléabilité », etc.), mais l'image de la société soviétique, de ses communications et de ses médias était loin d'être statique. En 1990, l'historien S. Frederick Starr a analysé le système des communications soviétiques à travers le modèle de l'État autocratique centralisateur utilisant le schéma vertical/horizontal bien connu : comme leurs prédécesseurs de l'époque impériale, les autorités soviétiques favorisaient les liens verticaux pour supprimer les liens horizontaux. Mais dans la pratique, les communications soviétiques étaient loin d'avoir atteint ces objectifs et avaient été inefficaces,

notamment à supprimer les liens horizontaux. Ce dernier point, soulignait Starr, constituait une difficulté croissante du fait des évolutions politiques, sociologiques et technologiques liées à la période poststalinienne<sup>9</sup>. C'est ainsi que les travaux initialement centrés sur la propagande ont ouvert la voie à des recherches autour de la complexité des pratiques de communication et de la pluralité des publics des médias en URSS.

- 6 L'ouverture des archives a permis d'élaborer davantage l'idée de la vitalité de la société soviétique, y compris dans les pratiques de communication, dès avant 1953. Les études des lettres adressées aux autorités et à la presse ont montré que, sous Staline, les communications verticales s'effectuaient aussi bien du haut vers le bas de la société, que dans le sens inverse<sup>10</sup>. Cependant, les échanges horizontaux (les communications interpersonnelles) ont suscité moins d'intérêt de la part des chercheurs<sup>11</sup>. Ce numéro thématique propose de combler cette lacune et de se pencher sur les articulations des différentes formes de communication en URSS et en Europe socialiste.
- 7 Le matériau désormais disponible aux historiens et les approches originales permettent de poser à nouveaux frais la question des fondements du vivre ensemble dans les pays concernés. Il s'agit avant tout d'examiner la nature et les particularités du lien social, lequel peut être défini comme une forme de solidarité et de cohésion qui existe dans une société, avec ou sans la médiation des structures étatiques<sup>12</sup>. Les communications de proximité ou à distance peuvent être un prisme pour appréhender la force du lien social et de l'entente. Pour cela, il faut prendre les acteurs au mot et interpréter leurs paroles comme des engagements.
- 8 Il est certain que le monopole des bolcheviks sur les communications a eu un effet puissant et même probablement distordant sur la manière dont les chercheurs ont perçu la société soviétique et l'opinion publique. La nature orchestrée et didactique des médias soviétiques, qui ont produit ce que Jeffrey Brooks a appelé une culture publique « performative », a provoqué la méfiance de nombreux chercheurs, lesquels ont considéré ces sources comme peu fiables et sans rapport avec la réalité, car privées de véritables informations sur la société, surtout pendant la période stalinienne<sup>13</sup>. C'est la tentative du régime d'uniformiser l'opinion qui a posé des difficultés d'analyse aux historiens. En conséquence, l'historiographie a tendu vers deux pôles diamétralement opposés. Le premier renvoyait l'image inversée de l'idéal d'unicité du régime, laquelle insistait sur la résistance, comme dans l'ouvrage de Sarah Davies<sup>14</sup>. Le second décrivait un régime qui avait réussi à faire en sorte que tout le monde partage la même vision du monde, à l'instar des travaux de Jochen Hellbeck, Jeffrey Brooks et, à leur manière, des chercheurs de l'école « modernisatrice », Inkeles et Bauer<sup>15</sup>. Toutefois, l'analyse des sociétés socialistes autoritaires ne peut être réduite aux deux catégories de « résistance » et de « soutien » (ou « *belief* » et « *disbelief* »). La majorité des individus vivait entre les deux pôles, adaptant son comportement en fonction des circonstances que la vie leur réservait.
- 9 Des travaux récents sur les périodes khrouchtchévienne et brejnévienne se sont ainsi penchés sur la diversité de l'expérience socialiste, la multitude des milieux sociaux et l'ambiguïté de la culture publique<sup>16</sup>. Il est vrai que les changements sociaux majeurs de l'époque poststalinienne, en particulier l'urbanisation et l'amélioration du niveau de vie, ont joué un rôle crucial dans la diversification des pratiques sociales et culturelles. Cependant, la diversité des expériences et des opinions n'était pas spécifique à cette période. De la même manière, la perte de la dimension constatative du discours officiel

après la mort de Stalin ne signifiait pas la fin de l'engagement vis-à-vis des valeurs du régime : comme Alexei Yurchak l'a montré, on pouvait être à la fois membre des Jeunesses communistes et fan de *heavy métal*<sup>17</sup>. Nous devons donc surmonter ce défi épistémologique qui consiste à voir de l'unicité partout et comprendre que la pluralité d'opinions n'est pas l'apanage des seuls régimes démocratiques, on la retrouve aussi dans les régimes autoritaires. La différence réside dans les formes d'expression de cette pluralité et leur lisibilité.

## De la sociologie des espaces publics vers la grammaire des lieux communs

- 10 La diversité des opinions fait partie de la définition classique de l'espace public telle qu'elle a été formulée par Jürgen Habermas :

La sphère publique apparaît parfois comme étant simplement celle de l'opinion publique qui s'oppose directement au pouvoir. On comptera au nombre des « organes de la sphère publique » les organes de l'État, ou bien suivant les cas, les médias qui, comme la presse, sont au service de la communication au sein du public.<sup>18</sup>

- 11 La question de l'applicabilité de ce concept aux sociétés socialistes constitue un sujet de controverses. Au premier regard, il peut paraître paradoxal de parler d'espace public pour les régimes autoritaires ou de dresser une séparation entre le privé et le public dans les sociétés de type soviétique<sup>19</sup>. Quand on évoque l'opposition binaire « public-privé », le premier constat qu'on peut faire à propos de l'Union soviétique et de l'Europe de l'Est, est que le pouvoir s'immiscitait dans tous les domaines de la vie. Du point de vue des bolcheviks, la sphère privée ne devait pas avoir d'autonomie, car tout, jusqu'à l'intimité, devait être placé sous le contrôle vigilant du collectif<sup>20</sup>. Le terme « privé », associé à la société bourgeoise, a lui-même été remplacé par le mot « personnel ». Ainsi, on ne parlait pas de propriété privée, mais de propriété personnelle dans la société soviétique. Le public était alors désigné en termes du commun. À partir de là, au moins en théorie, au lieu de l'opposition ou de la distinction « public-privé », on avait une complémentarité du commun et du personnel<sup>21</sup>. Certains chercheurs ont donc au mieux préféré parler d'un substitut de sphère publique (*quasi public sphere*) ou de « privé public » (*public privacy*) car, d'après eux, les traits caractéristiques de la sphère publique, tels que la libre expression des opinions, les discussions ouvertes et les possibilités d'influencer la politique, y font défaut<sup>22</sup>.
- 12 Une tendance historiographique proche relative au domaine des communications a souligné la distinction entre culture « officielle » et culture « non officielle » dans les États socialistes. Pour le cas soviétique, Jeffrey Brooks a mené une analyse de la *Pravda* qui, pour lui, est le meilleur exemple de la « culture publique officielle », opposée implicitement à la culture privée non officielle. Il a décrit cette « culture publique soviétique » comme éclectique, mais au contenu tellement « contraignant » et faux qu'elle a empêché le développement de la conscience soviétique. La presse a créé « une culture publique stylisée, ritualisée et intérieurement cohérente qui est devenue sa propre réalité et a remplacé d'autres formes de réflexion et d'expression publiques »<sup>23</sup>. La plupart des travaux de la « première vague » sur la musique rock et la culture jeune sous le socialisme, de même que les nombreuses recherches sur le samizdat et la dissidence, ont aussi été fondés sur la distinction entre une sphère authentique non

officielle et une sphère officielle fausse. Ces concepts sont en réalité indigènes : la valorisation de l'authentique (du « sincère ») et, par extension, l'équivalence entre le non officiel et le vrai étaient des opérations emblématiques du dégel. Cette dichotomie revendiquée ne peut cependant être reprise à des fins analytiques. Des travaux plus récents, surtout consacrés à l'époque brejnévienne, ont en effet montré combien les frontières entre les cultures socialistes officielles et non officielles ont été poreuses<sup>24</sup>. Dans son introduction à un recueil d'articles récents, *Borders of Socialism : Private Spheres of Soviet Russia*, Lewis Siegelbaum a identifié des croisements similaires entre les catégories du public et du privé : au lieu de deux sphères séparées, « hermétiquement isolées » et opposées l'une à l'autre, Siegelbaum a envisagé le privé « en tension dynamique et interactive avec le public, lequel est aussi entendu comme une catégorie complexe et feuilletée »<sup>25</sup>.

- 13 La référence à la sphère publique bourgeoise dans les travaux des spécialistes des sociétés socialistes indique que ceux-ci considèrent ce concept comme un idéal type normatif ahistorique<sup>26</sup>. Pourtant, dès l'avant-propos de son livre sur l'espace public, Habermas lui-même met en garde ses lecteurs, les prévenant qu'il n'est pas possible de faire un idéal type de la sphère publique telle qu'elle apparaît au cours du haut Moyen Âge. Il distingue quatre types de sphère publique qui correspondent à des moments historiques distincts : 1) structurée par la représentation (Moyen Âge) ; 2) bourgeoise libérale, sphère publique littéraire qui « renvoie à un public constitué par des personnes privées faisant usage de la raison », étroitement liée aux pratiques de lecture et de sociabilité en Europe des Lumières ; 3) plébéienne, sphère illettrée dont l'avènement est associé aux conséquences des révolutions bourgeoises et qui existe au XIX<sup>e</sup> siècle ; 4) plébiscitaire acclamative, sphère postlittéraire (la loi de l'opinion y règne sans aucune discussion publique), propre aux sociétés du XX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>.
- 14 C'est sur la sphère publique bourgeoise que les historiens de l'URSS s'appuient et confrontent ce concept aux sources et aux matériaux empiriques soviétiques. En résultat de cette confrontation, dans l'historiographie des pays socialistes, deux définitions de la sphère publique, étroite et large, sont proposées. Dans la première, l'espace public est assimilé au phénomène soviétique d'« *obščestvennost'* » (activistes, militants, engagés pour le régime qui sont censés représenter l'opinion publique « orthodoxe »)<sup>28</sup>. Dans la seconde, il s'agit d'une multitude de pratiques et d'espaces formels et informels (y compris des niches de résistance et de dissidence)<sup>29</sup>. Si nous nous référons à la dernière partie de l'ouvrage d'Habermas, celle consacrée au déclin de la sphère publique bourgeoise, nous pouvons concilier ces deux visions et distinguer trois types de sphères publiques dans les sociétés socialistes : 1) une sphère publique plébiscitaire acclamative qui serait purement officielle, correspondant à la notion soviétique d'« *obščestvennost'* », où la critique se fait pour le régime et non pas contre lui ; 2) une sphère publique semi-contrôlée qui procure une possibilité de déjouer le contrôle grâce aux cadres officiels qui assurent son existence<sup>30</sup>. Ce sont ces sphères semi-contrôlées qui garantissent la pérennité du régime. Nous avons affaire à une critique déguisée, qui utilise un langage codé où règne l'implicite et des références accessibles aux initiés ; 3) des niches opposées au pouvoir avec une critique non déguisée et le statut clandestin des groupes<sup>31</sup>.
- 15 Ce numéro des *Cahiers* propose trois articles qui mobilisent le concept de sphère publique. *Stephen Lovell* attache ce concept à l'introduction de la sténographie en Russie dans les années 1860, dans le contexte de l'émergence de nouvelles institutions, les

*zemstva* et les tribunaux ouverts, dans le cadre des réformes d'Alexandre II qui engagent la participation des individus dans la vie politique. Le fait d'enregistrer par écrit les discours prononcés oralement répondait à l'exigence de la publicité. Par la suite, les bolcheviks se sont aussi fortement appuyés sur les sténogrammes en les considérant comme des instruments de médiation importants dans la vie publique. Cependant, le régime d'économie avec sa préférence pour les procès verbaux par rapport aux sténogrammes complets, le domaine grandissant du secret et les corrections des sténogrammes avec leurs passages censurés ont transformé la nature de cet outil de communication, le rendant marginal pour les instances centrales de la décision politique, notamment pour le Politburo. Finalement, la sténographie peut être vue comme une technologie qui a mis à l'épreuve la démocratie bolchevique.

- 16 *Roman Krakovský* pose la question de la spécificité de la sphère publique socialiste en étudiant le fonctionnement du conseil municipal d'une petite ville tchécoslovaque des environs de Prague. Il essaie notamment de comprendre si cette instance arrive à formuler et à défendre l'idée d'intérêt général. Sa réponse est négative. Il montre que malgré la pratique courante de s'adresser aux autorités locales par lettre pour résoudre des problèmes personnels ou dénoncer un membre de la communauté, la participation des citoyens aux réunions du conseil devient de plus en plus formelle avec le temps : l'individu est soumis au collectif, les réunions servent avant tout à transmettre des informations dans un sens unique et à mobiliser la population. En conséquence, les individus deviennent de plus en plus isolés, même si des espaces alternatifs de discussion et de sociabilité existent, ils n'arrivent jamais à atteindre la fonction de la définition de l'intérêt général. Fondamentalement la définition de l'intérêt général par le parti communiste en Tchécoslovaquie offre une prise à un contrôle social accru, s'exprimant à travers des dénonciations et la réduction de l'autonomie de l'individu.
- 17 L'étude de *Kirsten Bönker* sur l'Union soviétique apporte une réponse diamétralement opposée à la conclusion de *Roman Krakovský*. À partir du courrier des téléspectateurs rassemblé par les professionnels de la Télévision centrale à l'époque du socialisme tardif, *Kirsten Bönker* démontre comment la télévision a transformé la communication politique. Même si seulement 3 % des spectateurs écrivaient à l'administration de la télévision, leur courrier permettait de justifier la fonction sociale de ce média auprès des autorités. L'auteur considère que la télévision contribuait à l'interconnexion des sphères privée et publique dans la mesure où le public rentrait dans le privé par le biais des émissions et alimentait des communications interpersonnelles ; en même temps, la médiatisation des lettres des spectateurs adressées à la Télévision centrale rendaient publiques les préoccupations privées. Pour *Bönker*, la télévision contribuait à la création d'un sentiment d'appartenance et était ainsi un facteur de stabilité du régime.
- 18 Ces différences d'interprétations sont en partie liées à la nature des sources utilisées. De quelles sources disposons-nous pour connaître la diversité des opinions ? Quels sont nos moyens pour faire une sociologie historique des publics en Union soviétique ? La sphère publique plébiscitaire acclamative est la plus facile à saisir, car elle est la mieux documentée à travers les minutes, les procès verbaux et les comptes rendus sténographiques des réunions officielles. La sphère semi-contrôlée demande plus d'ingéniosité aux chercheurs : il faut croiser les sources officielles relatives à l'encadrement de cette sphère par les organes du parti et de l'État avec des documents moins formels issus souvent d'archives personnelles. La sphère opposée au pouvoir est saisissable à travers, d'un côté, les documents officiels relatifs aux persécutions des

dissidents et, de l'autre, les matériaux de samizdat et les collections de documents personnels.

- 19 Certains historiens de l'URSS ont essayé d'aborder le phénomène de l'opinion publique à travers les rumeurs<sup>32</sup>. La diffusion des rumeurs permet de caractériser le type de la société, car celles-ci ne peuvent se propager largement que dans une société non enclavée, non segmentaire. À un niveau macroscopique, ce sont les liens faibles, ceux qui relient les différentes communautés entre elles, qui favorisent la cohésion sociale<sup>33</sup>. La mobilité des individus favorise la création de ponts entre les différentes communautés à condition toutefois qu'il existe dans la société des outils pour communiquer à distance<sup>34</sup> : « un message, quel qu'il soit, peut atteindre un plus grand nombre de personnes et parcourir une distance sociale (c'est-à-dire une longueur de chemin) plus importante, quand il passe par des liens faibles, que lorsque ceux-ci sont forts »<sup>35</sup>. Mais les sources sur lesquelles la plupart des travaux sur les rumeurs se sont appuyés, sont des rapports (*svodki*) de la police politique (NKVD) sur l'état d'esprit de la population, dont les problèmes d'analyse ont été mis à nu<sup>36</sup>.
- 20 D'autres chercheurs ont utilisé les lettres au pouvoir (*pis'ma vo vlast'*) comme un moyen d'appréhender l'état d'esprit de la population. Cependant, si les dénonciations et les lettres de plainte ont été utilisées par les autorités à des fins répressives, aidant à mieux cibler les prétendus ennemis, la façon d'aborder cette source comme une représentation de l'état d'esprit de la population a fait l'objet de débats historiographiques. En effet, si les lettres permettent de se faire une idée de la diversité des opinions de la population, elles n'en sont qu'un témoignage limité et partiel. Se sentir suffisamment engagé dans la vie du pays pour envoyer une lettre au pouvoir n'était pas spécialement représentatif de la population dans son ensemble<sup>37</sup>. *Oleg Khlevniuk* aborde cette question de la communication avec le pouvoir en examinant les réponses de Stalin au courrier qui lui était personnellement adressé. Cette étude révèle la partialité des intérêts de Stalin, limités, estime-t-il, aux problèmes scolastiques de l'idéologie marxiste-léniniste, aux expressions de loyauté politique et aux messages émanant d'anciennes connaissances. D'autres types de lettres étaient écartés de l'attention du secrétaire général du parti par les membres de son cabinet et, au mieux, servaient à la rédaction de synthèses sur la situation dans le pays et l'état d'esprit de la population.
- 21 Les enquêtes d'opinion réalisées en Union soviétique à l'époque tardive et les livres de recueil d'impressions mis à la disposition des visiteurs à l'entrée des expositions ont aussi permis d'aborder le problème de l'opinion publique, même si la question de la sincérité des expressions demeure ouverte<sup>38</sup>. La correspondance interpersonnelle, surtout les lettres échangées entre les proches, est moins exposée à la nécessité de se plier aux conventions du discours officiel, même s'il faut garder en tête l'existence du contrôle postal : la censure des lettres pouvait pousser les correspondants à adopter la langue d'Ésope et à s'exprimer avec prudence<sup>39</sup>. Dans ce numéro, *Kirill Feferman* montre comment, en 1941, une famille juive, les Ginzburg de Rostov-sur-le-Don, tente de s'orienter au travers des informations contradictoires disponibles dans la presse et par la rumeur. Il évoque l'impact de la censure sur leur correspondance, traduit par l'emploi de formules types au sujet de l'ennemi et de l'espoir de la victoire prochaine, et interprète les reprises du discours officiel en début et en fin de lettre comme autant de moyens de calmer les censeurs.

- 22 La question des sources qui nous permettraient d'analyser les communications dans la sphère publique peut cependant être résolue différemment si nous interrogeons la tendance à saisir ce concept de la sphère publique à travers l'impératif de la publicité. D'après Antoine Lilti,

[l'idée de la publicité pensée comme l'exigence de l'usage critique de la raison serait] entièrement fondée sur un idéal politique, celui de la délibération publique qu'elle projette sur l'âge d'or des Lumières pour mieux critiquer tout ce qui, dans notre monde contemporain, s'en éloigne.<sup>40</sup>

En idéalisant le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette conceptualisation de la publicité nous amène à une fausse piste à propos de ce que serait un public. Dans son étude sur la célébrité, Antoine Lilti a montré que le public

n'est pas seulement une instance de jugement littéraire, artistique ou politique ; il est plutôt un ensemble de lecteurs anonymes qui ont en commun de lire les mêmes livres et, de plus en plus au XVIII<sup>e</sup> siècle, les mêmes journaux. Le public n'est pas constitué par l'échange d'arguments rationnels, mais par le partage des mêmes curiosités et des mêmes croyances, par le fait de s'intéresser aux mêmes choses au même moment et par la conscience de cette simultanéité.<sup>41</sup>

- 23 Ce déplacement conceptuel se révèle crucial pour dépasser la dichotomie entre le privé et le public dans les pays socialistes. Le public pensé de cette manière devient une instance qui dispose de la possibilité d'exercer une critique collective (pour ou contre le régime), mais il est aussi un ressort de la culture de masse, avec sa diversité d'opinions. La conscience des individus de constituer un public, c'est-à-dire de s'intéresser à la même chose au même moment, crée des effets d'imitation collective et une possibilité de s'influencer à distance. Le rôle des médias y est central en ce qu'ils véhiculent les messages et les images qui contribuent à la constitution des publics.
- 24 Les dirigeants soviétiques ont une conscience aiguë de l'importance des médias. Le changement de régime en octobre 1917 en Russie est accompagné d'une révolution des communications, qui s'exprime par la diffusion de la presse à travers le pays, puis par celle de la radiodiffusion et de la télévision. En effet, pour les bolcheviks, il était crucial d'offrir un accès au discours officiel à tous les habitants du pays, notamment à des fins d'éducation politique. Pour y parvenir, ils avaient mis en œuvre différents mécanismes, notamment des prix extrêmement bas pour les journaux par rapport au coût de revient. À la fin des années 1920, ces tarifs étaient quatre fois inférieurs à ceux d'avant-guerre, pour des volumes deux fois et demie supérieurs<sup>42</sup>. Malgré cette politique tarifaire, la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle témoigne de la difficulté pour le régime à couvrir de manière homogène l'ensemble du territoire par des réseaux de communication. En 1947, 65 % de la population soviétique habitent dans le milieu rural qui détient moins de 20 % des équipements radio. Certains kolkhozes n'ont pas de haut-parleurs du tout. De la même façon, la majorité des villages se trouve à plus de dix kilomètres des bureaux de poste, distance qui complique l'arrivée des journaux. Même si les éducateurs politiques font leur travail, il n'en reste pas moins que le discours du pouvoir est loin d'être omniprésent dans le milieu rural qui reste mû par la solidarité mécanique, au moins jusqu'à la fin de l'époque stalinienne. En revanche, à partir des années 1950 se dégagent des dynamiques assez fortes de consolidation des publics des médias, liées notamment au passage à la radiodiffusion sans fil, au début de la diffusion des radios étrangères en URSS, à l'apparition des postes à transistor, puis de la télévision qui rendaient possible le choix des programmes à écouter et à regarder. L'urbanisation permet à des citoyens toujours plus nombreux d'accéder à la culture de masse médiatisée. En 1970, la radio est entrée dans tous les foyers soviétiques, on

compte alors 95 millions de postes de radio dans le pays. Si, en 1950, on recense un poste de télévision pour douze mille habitants, en 1970, cette proportion est d'un pour quinze habitants et, en 1980, d'un pour quatre<sup>43</sup>.

- 25 La culture de masse est étroitement liée aux mécanismes de création des célébrités que les médias socialistes maîtrisent parfaitement. Pour s'en rendre compte, il suffit de penser à la campagne médiatique autour d'Aleksej Stakhanov, de Jurij Gagarin, d'autres cosmonautes ou encore autour de Nikita Hruščev dont les photographies dans la presse des années 1950-1960 sont analysées par *Ekaterina Vikulina*. La communication par le biais des célébrités est au cœur du phénomène des publics des médias dans les pays socialistes. La grammaire des lieux communs et la sociologie des régimes d'engagement conceptualisée par Laurent Thévenot permettent de mieux comprendre comment les individus pouvaient s'entendre dans le différend. Les lieux communs ne sont pas des évidences et surtout pas des clichés, mais des objets intermédiaires – des figures de héros, des objets chargés d'émotion, des scènes emblématiques de littérature, poésie ou cinéma –, auxquels on peut se référer en situation, quoique de manière différente selon ses affinités personnelles<sup>44</sup>. Les célébrités sont les lieux communs auxquels on peut être attaché tout en maintenant ses différences, car fondamentalement ces lieux communs ne sont jamais exposés à une discussion critique, ils ne sont jamais remis en question. Comme l'analysent David Brandenberger et Jeffrey Brooks, la propagande soviétique de la première moitié des années 1930 doit directement son succès à l'abandon du discours abstrait sur les forces sociales anonymes et au remplacement de ce discours par des figures de « héros ordinaires » (stakhanovistes, aviateurs, etc.) dans la littérature et les films, augmentant ainsi son impact sur les individus<sup>45</sup>. L'engagement de tous autour de ces lieux communs, leurs investissements personnels donnent un caractère personnel et émouvant à la communication. Ce prisme théorique aide ainsi à résoudre le dilemme entre soutien et résistance. Pour comprendre la diversité d'opinion chez un même individu, il faut penser en termes d'engagements situés plutôt qu'en termes de duplicité.
- 26 Les articles de *Christine Evans* et d'*Anna Fishzon* dans ce volume peuvent être lus à travers le prisme des lieux communs. Anna Fishzon examine le pouvoir subversif des dessins animés soviétiques de l'époque brejnévienne. La censure y est moins forte. Pour les artistes, c'est une niche où certaines formes de critique de la réalité soviétique arrivent à passer avec des implications culturelles importantes. Les dessins animés utilisent les valeurs de l'idéologie officielle pour transformer le temps et les affects. La temporalité queer focalisée sur le présent et le désir est communiquée à travers les dessins animés dont les héros deviennent de véritables lieux communs pour les Soviétiques.
- 27 Comme chez Anna Fishzon, les émotions provoquées par l'expérience de la consommation culturelle sont au centre de l'attention de Christine Evans. Les émissions de la télévision soviétique de l'époque brejnévienne, notamment le programme *Ot vsej duši* étudié par l'auteur, devaient engager chaque spectateur personnellement, en faisant appel à ce qui lui importait, à ce qui l'affectait. Les portraits de héros et héroïnes ordinaires étaient supposés communiquer sur « le mode de vie soviétique », énoncé emblématique de l'époque. Les vétérans de la Grande Guerre patriotique, les « travailleurs soviétiques honnêtes », les tractoristes de sovkhozes étaient des lieux communs émotionnellement chargés, créant le sentiment d'appartenance à une même communauté. D'après Evans, les émotions procurées par la télévision soviétique étaient

d'une importance considérable, car elles « se présentaient comme un moyen de mobiliser et d'unifier la population, faute d'une idéologie convaincante et partagée ».

## Le défi des innovations techniques

- 28 Les évolutions des pratiques de communication liées à la diversification des publics sont indissociables des innovations techniques. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir symbolique des technologies modernes des médias, en particulier, en tant qu'interface entre le soi et le social, entre le corps organique et la machine. L'Union soviétique et les pays de l'Europe de l'Est prônaient le progrès technique comme un avantage du socialisme. Dans la pratique, l'usage des nouveautés n'allait pas toujours de soi et était objet de débats entre les spécialistes et les autorités. Les nouvelles techniques ne remplaçaient jamais entièrement les anciennes, le chevauchement des générations techniques donnait lieu à ce que David Edgerton a appelé « le choc de l'ancien<sup>46</sup> ».
- 29 Plusieurs articles de ce numéro abordent la question des communications par le biais des innovations techniques. *Angelina Lucento* montre comment la peinture figurative a pu conserver sa place comme un média visuel de première importance sous le socialisme malgré la diffusion de la photographie à la fin des années 1920 - début des années 1930. On ne reconnaissait pas à la photographie le même impact émotionnel supposé de la peinture sur les spectateurs dans la capacité de celle-ci à produire les sentiments collectivistes (« un océan de sentiments » qui liait entre eux les membres de la société). Ces critiques devinrent un défi pour la photographie et servirent son évolution. Le nouveau se développe grâce à l'ancien, en concurrence permanente : la reproduction de la peinture par des moyens mécaniques se développa en réaction à la diffusion rapide de la photographie.
- 30 L'article d'*Ekaterina Vikulina* entre en résonance avec l'étude précédente en ce qu'il examine les transformations de la technique photographique dans les années 1950-1960 par suite de son appropriation par les amateurs et de l'afflux d'images occidentales. La photo amateur et occidentale influence les techniques de prise de vue des photographes soviétiques professionnels qui cherchent à introduire plus d'intimité et de proximité avec les personnages photographiés pour la presse, notamment les chefs du parti et de l'État, Nikita Hrouščev en premier lieu. Ces derniers apparaissent sur les photos comme pris au dépourvu, ce qui augmente la charge émotionnelle des clichés, aspect que nous avons déjà rencontré dans les travaux sur la télévision et les dessins animés. Contrairement aux photographies de la période stalinienne qui étaient soigneusement mises en scène et retouchées avant d'être publiées, ou encore servaient pour la fabrication de portraits peints, les clichés du dégel sont appréciés pour leurs prétendues spontanéité, sincérité et véracité. La question des innovations techniques reste centrale, car il s'agit de moderniser l'équipement des typographies et les appareils photographiques.
- 31 D'après Ekaterina Vikulina, les photographies de Hrouščev parlant au téléphone symbolisent le lien entre le pouvoir soviétique et le peuple. L'article de *Larissa Zakharova* s'interroge sur les fonctions des télécommunications en Union soviétique à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. La décision des dirigeants soviétiques de moderniser les techniques de télécommunication en URSS avec l'aide des compagnies occidentales remonte au milieu des années 1920. Leur détermination est due à la fois à leur volonté de préserver au mieux la confidentialité et à la nécessité de gouverner un

immense territoire couvrant deux continents. Pour eux, les techniques de télécommunication sont des outils de gouvernement et de contrôle du territoire, de la société et de l'économie. Les enjeux liés au téléphone local évoluent avec le temps : dans les années 1920, le téléphone urbain est associé au progrès technique et affirme une portée sociale ; à partir du début des années 1930, cet outil de communication doit conquérir les campagnes en vue de l'organisation et de la gestion des kolkhozes. Ainsi, malgré le cliché historiographique selon lequel les régimes autoritaires ne peuvent pas encourager le développement de cet outil de démocratisation qu'est le téléphone, en ce qu'il implique une réciprocité des échanges (contrairement au télégraphe qui serait un outil de commandement par excellence), les dirigeants soviétiques ont contribué au développement des usages sociaux du téléphone.

- 32 Pour la période soviétique, on peut déceler une chronologie spécifique des manières de concevoir les finalités du téléphone. La première période, celle qui suit la révolution et s'étend jusqu'en 1925, est celle où les télécommunications sont pensées avant tout comme des instruments de gouvernement. Lors de la conquête territoriale, les outils de télécommunication devaient répondre avant tout à un usage politique. Le téléphone est un outil public dans la mesure où il contribue à la gestion de la sphère publique qui, elle-même, relève de l'État. Par un décret du 6 mai 1920, les particuliers pouvaient être dépossédés de téléphone au profit des dirigeants et des institutions d'État et du parti. L'usage privé du téléphone est réduit aux appareils publics gratuits dont les appels étaient pris uniquement si les lignes n'étaient pas occupées par les institutions. Le nombre d'abonnés dans le pays passa de 232 337 en 1917 à 126 870 en 1921. Il y avait donc un téléphone pour un millier de personnes<sup>47</sup>.
- 33 En 1926, un contrat d'aide technique signé avec Ericsson marque le début de la deuxième période : on pense à la transformation des grandes villes soviétiques pour en faire des vitrines du socialisme grâce à la démocratisation de la téléphonie automatique. Ce sont les usages sociaux et donc privés du téléphone qui ressortent au premier plan. En 1926-1927, l'essentiel des lignes urbaines se trouve dans les grandes villes : Moscou compte 48 000 abonnés, Leningrad 41 000, Har'kov et Kiev presque 5 000, Bakou 4 600 et Rostov-sur-le-Don 3 600. En tout, les abonnés de ces villes représentent 51 % des abonnés du pays dans son ensemble<sup>48</sup>.
- 34 En 1934, par suite de la collectivisation et de l'avènement du national-socialisme en Allemagne, on assiste à un nouveau revirement des objectifs. La connexion des kolkhozes et des institutions de défense aux réseaux téléphoniques devient une nouvelle priorité. Le téléphone redevient donc un outil public. Ce qui est remarquable dans cette troisième période, c'est que le choix technique en faveur de la technologie innovante d'Ericsson est d'un coup remis en question. Après une période de tâtonnements et de controverses, ponctuée par la répression d'ingénieurs et de techniciens, le nouveau choix se porte sur le système téléphonique automatique pas à pas de Siemens qui est en réalité une technologie antérieure au système mécanique rotatif d'Ericsson. Autrement dit, les développements techniques en URSS, où le pouvoir politique fait pression et intervient violemment, sont privés de linéarité. Par suite des changements de repères et d'orientations dans la politique technique qui définit les priorités d'usage, le retour en arrière est rendu possible<sup>49</sup>.
- 35 La Seconde Guerre mondiale met en exergue le rapport aux innovations dans le domaine des télécommunications en URSS. En autorisant les transferts directs des équipements téléphoniques et télégraphiques allemands produits dans

l'entre-deux-guerres et considérés comme trophées, elle freine en réalité les avancées en Union soviétique, créant un retard de dix ans par rapport aux pays occidentaux qui avaient commencé à exploiter des innovations beaucoup plus récentes<sup>50</sup>. Ces transferts de l'après-guerre profitent avant tout à l'appareil administratif du pays et c'est ce que montre l'article de *Larissa Zakharova* qui aborde les modalités de l'inclusion de l'Ukraine occidentale dans les réseaux de communication soviétique. Les lignes téléphoniques directes entre la capitale de l'URSS et les grandes villes ukrainiennes offraient des moyens de contrôle qui passaient outre le gouvernement de la république. Cet impératif de contrôle couplé aux objectifs d'éducation politique de la population des territoires annexés détermine un « traitement privilégié » des régions occidentales en ce qui concerne la fourniture des techniques et des équipements. Les pratiques de ponction concomitantes à l'inclusion des pays de l'Europe centrale et orientale dans la zone d'influence soviétique n'apparaissent pas en Ukraine occidentale. Les techniques de télécommunication étaient censées asseoir l'autorité politique soviétique dans ces régions, tout en préservant à celles-ci une image de « prospérité » aux yeux des habitants.

- 36 En Union soviétique, on n'envisage officiellement une utilité sociale relationnelle du téléphone qu'à partir des années 1970, qui ouvrent la quatrième période. Jusque-là, le téléphone était demeuré avant tout un outil de gestion administrative du pays, présent dans les villes, les appartements des élites, les logements communautaires ou les cabines téléphoniques publiques. Les autorités s'efforçaient d'augmenter le nombre de cabines publiques, confirmant ainsi leur vision utilitaire du téléphone. Cependant, les individus détournaient souvent cette finalité, en transformant tout téléphone disponible en outil de sociabilité privée.
- 37 Les négociations autour des finalités des outils de communication sont aussi présentes dans l'étude de *Patryk Wasiak*. En utilisant l'approche de la construction sociale des techniques, l'auteur s'intéresse au processus même de la conception, de l'émergence et du développement des réseaux informatiques en Pologne socialiste plutôt qu'aux conséquences sociales des innovations technologiques. Plusieurs projets parallèles de réseaux (destinés à des fins de gestion économique et de contrôle, à la transmission des données entre les chercheurs du nucléaire et à la communication sociale par le biais des modems) mettent à l'épreuve la conception occidentale des premiers réseaux informatiques en tant que « mondes fermés » étroitement attachée au paradigme de la guerre froide. L'imaginaire du progrès technique sous le socialisme permet d'encourager les communications horizontales.
- 38 L'histoire des communications et de leurs techniques peut ouvrir de nouvelles perspectives pour penser le social, le politique et le culturel en Union soviétique et en Europe de l'Est. De nouvelles recherches sur les professionnels et les consommateurs des médias attirent notre attention sur les expériences émotionnelles qui sont au cœur du phénomène des communications et, par ce biais, sur les relations beaucoup plus complexes qu'on a bien voulu le croire jusque-là entre privé et public, personnel et politique. Un consensus social apparent associé aux régimes socialistes repose sur plusieurs formes d'engagement avec les lieux communs du socialisme. L'image statique et obtuse de l'État de propagande est démentie par la diversité et le dynamisme du public.

---

## NOTES

1. Peter Kenez, *The Birth of the Propaganda State : Soviet Methods of Mass Mobilization, 1917-1929*, Cambridge : Cambridge University Press, 1985, p. 4.
2. Les travaux sur la culture soviétique, nombreux et exhaustifs, interrogent néanmoins rarement les rapports avec les médias et les communications proprement dits (du point de vue des technologies et des institutions, des psychologies et des pratiques sociales). Un des buts de ce numéro thématique est d'explorer ces rapports, en croisant les domaines de recherche.
3. L'opinion populaire est un terme préféré par certains chercheurs pour éviter l'idée d'une société civile, sous-jacente au concept d'opinion publique dans sa définition par Jürgen Habermas. Jürgen Habermas, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, traduction de Marc B. de Launay, P. : Payot, 1978 (1962 pour la publication allemande).
4. Sophie Coeuré, *La grande lueur à l'Est : Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, P. : Seuil, 1999 ; Rachel Mazuy, *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, P. : Odile Jacob, 2002 ; Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge : Voyages des intellectuels français en Union soviétique. 150 documents inédits des archives russes*, P. : CNRS Éditions, 2012 ; Michael David-Fox, *Showcasing the Great Experiment : Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union, 1921-1941*, New York : Oxford University Press, 2015.
5. Pour un bon aperçu de l'historiographie sur la dimension américaine de la « guerre propagandiste », voir Kenneth A. Osgood, « Hearts and Minds : the Unconventional Cold War », *Journal of Cold War Studies*, 4 (2), 2002, p. 85-107. Voir aussi Kenneth Osgood, *Total Cold War : Eisenhower's Secret Propaganda Battle at Home and Abroad*, Lawrence : University Press of Kansas, 2008.
6. Alex Inkeles, Raymond Bauer, *The Soviet Citizen : Daily Life in a Totalitarian Society*, Cambridge : Harvard University Press, 1959 ; Voir aussi Alex Inkeles, *L'opinion publique en Russie soviétique : Une étude sur la persuasion des masses*, P. : Les Iles d'Or, 1956 (éd. originale 1950), p. 7.
7. Pour le projet Harvard sur le système social soviétique voir <http://hcl.harvard.edu/collections/hpsss/about.html>.
8. Ellen Mickiewicz, *Media and the Russian Public*, New York : Praeger, 1981 ; *Split Signals : Television and Politics in the Soviet Union*, Oxford : Oxford University Press, 1988 ; Voir aussi les travaux réalisés au Centre pour les études internationales du MIT (fondé en 1952) sur les médias et la modernisation dirigés Ithiel de Sola Pool, par exemple Ithiel de Sola Pool, « The Mass Media and Politics in the Modernization Process », in Lucian W. Pye, éd., *Communications and Political Development*, Princeton : Princeton University Press, 1963 ; Gayle Durham Hollander, *Soviet Political Indoctrination : Developments in Mass Media and Propaganda Since Stalin*, New York : Praeger Publishers, 1972 ; Rosemarie Rodgers, « Soviet Mass Media in the Sixties : Patterns of Access and Consumption », *Journal of Broadcasting*, XV (2), printemps 1971 ; Zev Katz, *The Communications System in the USSR*, Cambridge, MA : Center for International Studies, Massachusetts Institute of Technology, 1977.
9. S. Frederick Starr, « New Communications Technologies and Civil Society », in Loren R. Graham, ed., *Science and the Soviet Social Order*, Cambridge - Londres : Harvard University Press, 1990, p. 19-50.
10. Voir, par exemple, Sheila Fitzpatrick, « Supplicants and Citizens : Public Letter-Writing in Soviet Russia in the 1930s », *Slavic Review*, 55 (1), printemps 1996, p. 78-105 ; Matthew E. Lenoe, « Letter-Writing and the State : Reader Correspondence with Newspapers as a Source for Early Soviet History », *Cahiers du Monde russe*, 40 (1-2) 1999, p. 139-170 ; François-Xavier Nérard, Cinq

pour cent de vérité : La dénonciation dans l'URSS de Staline, 1928-1941, P. : Tallandier, 2004. Alexey Tikhomirov, « The Regime of Forced Trust : Making and Breaking Emotional Bonds between People and State in Soviet Russia, 1917-1941 », *Slavonic & East European Review*, 91 (1), 2013, p. 78-118. Des recueils de documents d'archives *Pis'ma vo vlast'* ont également été publiés en plusieurs volumes.

11. Les travaux de chercheurs sur l'intelligentsia littéraire et cinématographique (avec ses pratiques durables de correspondance épistolaire) sont certainement une exception à ce manque d'intérêt aux communications horizontales. Nous pouvons également noter que l'exemple emblématique dans la discussion de l'apprentissage du "parler bolchevik" dans le très influent ouvrage de Stephen Kotkin *Magnetic Mountain* est en réalité une lettre personnelle de la femme d'un conducteur de train à la femme d'un autre. Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain : Stalinism as a Civilization*. Berkeley, 1995, p. 219-219. Pour les travaux récents sur les communications interpersonnelles, voir Malte Griesse, *Communiquer, juger et agir sous Staline : La personne prise entre ses liens avec les proches et son rapport au système politico-idéologique*, Frankfurt am Main, et al. : Peter Lang, 2011 et Véronique Jobert, *Russkaja sem'ja v vodovorote velikogo pereloma. 155 pisem iz SSSR v Man'čžuriju, 1927-29 gg.* [Une famille russe dans la tourmente du grand tournant. 155 lettres de l'URSS vers la Manchourie, 1927-29], SPb. : Nestor-Istorija, 2005 ; *Russkaja sem'ja « dans la tourmente déchaînée... » : Pis'ma O.A. Tolstoj-Voejkovoj, 1927-1930 gg.*, [Les Lettres d'O.A. Tolstaja Voejkova, 1927-1930], SPb. : Nestor-Istorija, 2009.

12. Emile Durkheim, *De la Division du travail social*, P. : Puf, 2013 (1930).

13. Les historiens avec leur passion pour la poussière des archives partageaient cette tendance à mépriser les sources publiées, surtout des médias, à quelques exceptions près : voir Donald Filtzer avec ses travaux sur les ouvriers staliniens : Donald Filtzer, *Soviet Workers and Stalinist Industrialization : The Formation of Modern Soviet Production Relations, 1928-1941*, Londres : Pluto Press, 1986 et *Soviet Workers and Late Stalinism : Labour and the Restoration of the Stalinist System After World War II*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002. Pour un exemple d'analyse sociologique fondée entièrement sur les sources médiatiques imprimées, voir Allen Kassof, *The Soviet Youth Program : Regimentation and Rebellion*, Cambridge : Harvard University Press, 1965. Mark Hopkins, un correspondant américain à Moscou, a notamment été frappé par la vitalité des médias soviétiques des années 1960 et a décrit la presse comme un marché aux idées : Mark W. Hopkins, *Mass Media in the Soviet Union*, New York : Pegasus, 1970. Les travaux les plus récents sur les médias soviétiques ont aussi qualifié ce secteur de dynamique : Simon Huxtable, « A Compass in the Sea of Life : Soviet Journalism, the Public, and the Limits of Reform After Stalin, 1953-1968 », PhD thesis, Birkbeck, University of London, 2013 ; Simon Huxtable, « In Search of the Soviet Reader : The Kosygin reforms, sociology, and changing concepts of Soviet society, 1964-1970 », *Cahiers du Monde russe*, 54 (3-4), 2013, p. 623-642 ; Thomas C. Wolfe, *Governing Soviet Journalism : The Press and the Socialist Person after Stalin*, Indiana University Press, 2005 ; Stephen Lovell, *Russia in the Microphone Age : A History of Soviet Radio, 1919-1970*, Oxford : Oxford University Press, 2015.

14. Sarah Davies, *Popular Opinion in Stalin's Russia : Terror, Propaganda and Dissent, 1934-1941*, Cambridge : Cambridge University Press, 1997.

15. Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind : Writing a Diary Under Stalin*, Cambridge : Harvard University Press, 2006 ; Jeffrey Brooks, *Thank You, Comrade Stalin ! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton : Princeton University Press, 2000 ; Alex Inkeles, Raymond Bauer, *The Soviet Citizen : Daily Life in a Totalitarian Society*, Cambridge : Harvard University Press, 1959.

16. Anne E. Gorsuch, Diane P. Koenker, éd., *The Socialist Sixties : Crossing Borders in the Second World*, Bloomington : Indiana University Press, 2013 ; Denis Kozlov, Eleonory Gilburd, éd., *The Thaw : Soviet Society and Culture during the 1950s and 1960s*, Toronto, et al. : University of Toronto Press, 2013 ; Kristin Roth-Ey, *Moscow Prime Time : How the Soviet Union Built the*

Media Empire That Lost the Cultural Cold War, Ithaca – Londres : Cornell University Press, 2011 ; Juliane Fürst, « Love, Peace and Rock'n'Roll on Gorky Street : The “Emotional Style” of the Soviet Hippy Community », *Contemporary European History*, 23 (04), 2014, p. 565-587 ; Juliane Fürst, « Where Did All the Normal People Go ? : Another Look at the Soviet 1970s », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 14 (3), 2013, p. 621-640 ; Polly Jones, « The Fire Burns On ? The “Fiery Revolutionaries” Biographical Series and the Rethinking of Propaganda in the Early Brezhnev Era », *Slavic Review*, 74 (1), 2015, p. 32-56 ; numéros thématiques « L'expérience soviétique à son apogée : Culture et société des années Brežnev » des Cahiers du Monde russe, 54 (1-2 et 3-4), 2013 ; Natalya Chernyshova, *Soviet Consumer Culture in the Brezhnev Era*, Londres – New York : Routledge, 2013 ; Timothy Havens, Aniko Imre, Katalyn Lustyik, édés., *Popular Television in Eastern Europe During and Since Socialism*, Londres : Routledge, 2015 ; Susan E. Reid, David Crowley, édés., *Style and Socialism : Modernity and Material Culture in Post-War Eastern Europe*, Oxford – New-York : Berg, 2000 ; David Crowley, Susan E. Reid, édés., *Socialist Spaces : Sites of Everyday Life in the Eastern Bloc*, Oxford – New York : Berg, 2002 ; Susan E. Reid, David Crowley, édés., *Pleasures in Socialism : Leisure and Luxury in the Bloc*, Northwestern University Press, 2010.

17. Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More : The Last Soviet Generation*, Princeton – Oxford : Princeton UP, 2005.

18. Habermas, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, p. 14.

19. Michel Christian, Sandrine Kott, « Introduction. Sphère publique et sphère privée dans les sociétés socialistes. La mise à l'épreuve d'une dichotomie », *Histoire@politique*, 7, 2009/1, p. 1-12.

20. Gabor T. Rittersporn, Jan C. Behrends, Malte Rolf, « Exploring Public Spheres in Regimes of the Soviet Type. A Possible Approach (Introduction) », in Gabor T. Rittersporn, Malte Rolf, Jan C. Behrends, édés., *Sphären von Öffentlichkeit in Gesellschaften sowjetischen Typs/ Public Spheres in Soviet-type Societies*, Frankfurt-am-Main : Peter Lang, pp. 23-35, ici p. 23 ; Deborah Field, *Private Life and Communist Morality in Khrushchev's Russia*, New York, Peter Lang, 2007.

21. Michel Christian et Sandrine Kott, « Introduction. Sphère publique et sphère privée dans les sociétés socialistes. La mise à l'épreuve d'une dichotomie », *Histoire@politique*, 2009/1, n° 7, p. 1-12, p. 6.

22. Gabor T. Rittersporn, Malte Rolf, Jan C. Behrends, « Open Spaces and Public Realm. Thoughts on the Public Sphere in Soviet-Type Systems », in Rittersporn, Rolf, Behrends, édés., *Sphären von Öffentlichkeit in Gesellschaften sowjetischen Typs/ Public Spheres in Soviet-type Societies*, p. 423-452, ici p. 439.

23. Brooks, *Thank You, Comrade Stalin !*, p. 247.

24. Polly McMichaels, « Translation, authorship and authenticity in Soviet rock songwriting », *Translator : Studies in Intercultural Communication*, 14 (2), 2008, p. 201-228 ; Anna Zaytseva, « En quête d'altérité : pour une sociologie des acteurs, lieux et pratiques de la scène rock à Leningrad/Saint-Pétersbourg dans les années 1970-2000 », thèse de doctorat en sociologie sous la direction d'Alain Blum, Paris, EHESS, 2012 ; Polly Jones, « The Personal and the Political : Opposition to the “Thaw” and the Politics of Literary Identity in the 1950s and 1960s », in Kozlov, Gilburd, édés., *The Thaw : Soviet Society and Culture during the 1950s and 1960s*.

25. Lewis Siegelbaum, éd., *Borders of Socialism : Private Spheres of Soviet Russia*, New York : Palgrave McMillan, 2006, p. 3.

26. Gabor Rittersporn, « Reflexes, Folkways, Networks : Social Spaces in the Pre-war USSR », in Philip R. Ross et alii, édés., *Loyalties, Solidarities and Identities in Russian Society, History and Culture*, Londres, 2013, p. 125-139.

27. Habermas, *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, p. 9-11.

28. Lorenz Erren, « Stalinist Rule and Its Communication Practices. An Overview », in Kirill Postoutenko, éd., *Totalitarian Communication : Hierarchies, Codes and Messages*, Bielefeld : Transcript Verlag, 2010, p. 43-65.
29. Rittersporn, Rolf, Behrends, Sphären von Öffentlichkeit in Gesellschaften sowjetischen Typs/  
Public Spheres in Soviet-type Societies.
30. Bella Ostromoukhova, « Jouer et déjouer. Construction sociale d'une jeunesse active à travers le théâtre amateur des étudiants soviétiques, 1953-1975 », thèse de doctorat en sciences sociales soutenue le 6 décembre 2011 à l'EHESS sous la direction d'Alain Blum, Paris ; Anna Zaytseva, « La Légitimation du rock en URSS dans les années 1970-1980 », *Cahiers du Monde russe*, 48 (4), 2008, p. 651-680.
31. Ici, il convient de citer toute l'historiographie de la dissidence. Pour son versant politique, voir par exemple, Cécile Vaissié, *Pour notre liberté et pour la vôtre : le combat des dissidents de Russie*, P. : Plon, 1999. Pour la dissidence religieuse, voir par exemple, Sergei Zhuk, *Rock and Roll in the Rocket City : The West, Identity, and Ideology in Soviet Dniepropetrovsk, 1960-1985*, Baltimore, MD : the Johns Hopkins University Press & Washington, D.C., Woodrow Wilson Center Press, 2010.
32. Sheila Fitzpatrick, *Stalin's Peasants : Resistance and Survival in the Russian Collective after Collectivization*, Oxford : Oxford University Press, 1994 ; Elena Zubkova and Hugh Ragsdale, *Russia After the War : Hopes, Illusions and Disappointments, 1945-1957*, Armonk - New York : M.E. Sharpe, 1998 ; Timothy Johnston, *Being Soviet : Identity, Rumour, and Everyday Life Under Stalin*, Oxford : Oxford University Press, 2011 ; Igor Narskij et al., éd., *Sluhi v istorii Rossii XIX-XX vekov. Neformal'naja kommunikacija i krutye povoroty rossijskoj istorii [La rumeur dans l'histoire de la Russie, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles : la communication non formelle et les brusques revirements de l'histoire russe]*, Ćeljabinsk : Kamennyj pojas, 2011. Inkeles et Bauer évoquent aussi l'importance des rumeurs dans *The Soviet Citizen*, p. 159-188.
33. « La force d'un lien est une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (la confiance mutuelle) et des services réciproques qui caractérisent ce lien. » Marc Granovetter, *Sociologie économique*, P. : Seuil, 2008.
34. John Urry, *Mobilities*, Cambridge : Polity Press, 2007.
35. Granovetter, *Sociologie économique*, p. 53-54.
36. La grille de lecture des agents de la police politique fait classer les opinions en positives, négatives et neutres. Elle est imprégnée de la manie de la chasse aux espions. Les auteurs des rapports ont ainsi tendance à voir des manifestations de l'opposition partout, à surestimer certaines opinions, et généraliser à partir de remarques individuelles et disparates. La pression exercée sur les agents, obligés d'identifier des ennemis pendant l'époque des répressions et de produire des chiffres, les pousse à traduire les déclarations des Soviétiques dans le langage de la police politique qui fait sens pour les dirigeants, voire à inventer certaines remarques. Le choix des sujets des rapports est dicté par les priorités du régime et ne coïncide par forcément avec les intérêts des individus. Ces rapports disent ce que les dirigeants veulent entendre et pas forcément ce que les individus pensent. Peter Holquist, « Anti-Soviet Svodki from the Civil War : Surveillance as a Shared Feature of Russian Political Culture », *Russian Review*, 56, (3), juillet 1997, p. 445-450 ; « "Information Is the Alpha and Omega of Our Work" : Bolshevik Surveillance in Its Pan European Context », *The Journal of Modern History*, 69, (3), 1997 ; Lesley Rimmel, « Svodki and Popular Opinion in Stalinist Leningrad », *Cahiers du Monde russe*, 40 (1-2), 1999, p. 217-234 ; Jochen Hellbeck, « Liberation from Autonomy : Mapping Self-Understanding in Stalin's Time », in Paul Corner, éd., *Popular Opinion in Totalitarian Regimes : Fascism, Nazism, Communism*, Oxford - New York : Oxford UP, 2009, p. 49-63, ici p. 51-53 ; Alain Blum, Yuri Shapoval, *Faux coupables : Surveillance, aveux et procès en Ukraine soviétique (1924-1934)*, P. : CNRS éditions, 2012.

37. Miriam Dobson, *Khrushchev's Cold Summer : Gulag Returnees, Crime, and the Fate of Reform after Stalin*, Ithaca – Londres : Cornell University Press, 2009, p. 11.
38. Voir, par exemple, Boris A. Grušin, *Četyre žizni Rossii v zerkale oprosov občestvennogo mnenija* [Quatre vies de la Russie au prisme des enquêtes d'opinion publique], M. : Progress-Tradicija, 2001 ; Susan E. Reid, « Who Will Beat Whom ? : Soviet Popular Reception of the American National Exhibition in Moscow », 1959, *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (4), 2008, p. 855-904.
39. Vladlen Izmozik, *Glaza i uši režima : gosudarstvennyj političeskij kontrol' za naseleniem Sovetskoj Rossii v 1918-1928 gg.* [Les yeux et les oreilles du régime : le contrôle politique d'état de la population de la Russie soviétique en 1918-1928], SPb., Izdatel'stvo Sankt-Peterburgskogo Universiteta ekonomiki i finansov, 1995 ; « Perlustracija v pervye gody sovetskoj vlasti » [La censure du courrier dans les premières années du pouvoir soviétique], *Voprosy istorii*, n° 8, 1995, pp. 26-35.
40. Antoine Lilti, *Figures publiques : L'invention de la célébrité, 1750-1850*, P. : Fayard, p. 17.
41. *Ibid.*, p. 17.
42. Larissa Zakharova, « Concevoir l'efficacité des communications en Union soviétique (fin des années 1920-début des années 1930) », *Histoire et mesure*, 30 (1), 2015.
43. Roth-Ey, *Moscow Prime Time.* ; Stephen Lovell, « How Russia Learned to Listen : Radio and the Making of Soviet Culture », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 12 (3), Summer 2011 (New Series), p. 591-615 ; Olaf Mertelsmann, ed., *Central and Eastern European Media Under Dictatorial Rule and in the Early Cold War*, Tartu Historical Studies, vol. 1, Frankfurt am, et al., : Peter Lang, 2011.
44. Laurent Thévenot, « Voicing concern and difference: from public spaces to common-places », *European Journal of Cultural and Political Sociology*, 1 (1), 2014, p. 7-34 ; *L'Action au pluriel : Sociologie des régimes d'engagement*, P. : Découverte, 2006
45. David Brandenberger, *National Bolshevism : Stalinist Mass Culture and the Formation of Modern Russian National Identity, 1931-1956*, Cambridge, MA : Harvard University Press, 2002 ; Idem, *Propaganda State in Crisis : Soviet Ideology, Indoctrination, and Terror Under Stalin, 1927-1941*, New Haven – Londres : Yale University Press, 2011 ; Brooks, *Thank You, Comrade Stalin !. Les spécialistes du cinéma soviétique travaillent depuis des années sur le lien entre les célébrités et la propagande. Voir, par exemple, les articles de Richard Taylor et Maya Turovskaya in Richard Taylor et Derek Spring, édés., Stalinism and Soviet Cinema*, Psychology Press, 1993.
46. David Edgerton, *Quoi de neuf ? Du rôle des techniques dans l'histoire globale* (2006), P. : Seuil, *L'Univers historique*, 2013 (traduction de l'anglais par Christian Jeanmougin).
47. Larissa Zakharova, « “Le socialisme sans poste, télégraphe et machine est un mot vide de sens.” Les bolcheviks en quête d'outils de communication (1917-1923) », *Revue historique*, CCCXIII n° 660 (4), 2011, p. 853-874 ; Idem, « Accéder aux outils de communication en Union soviétique sous Staline », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 68° année (2), 2013, p. 463-497.
48. RGAE (Rossijskij gosudartsvennyi arhiv ekonomiki – Archives russes d'État d'économie), f. 3527, op. 4, d. 166, l. 23.
49. Larissa Zakharova, « Quand la politique se mêle de technologie, ou le progrès technique en contexte répressif. L'Union soviétique de l'entre-deux-guerres », in Liliane Pérez et Pilar Gonzalez-Bernaldo, édés., *Les savoirs-mondes : Mobilité et circulations des savoirs depuis le Moyen Âge*, Rennes : PUR, 2015, p. 275-286.
50. Larissa Zakharova, « Des techniques authentiquement socialistes ? Transferts et circulations dans les télécommunications entre l'URSS et l'Europe (années 1920-années 1960) », *Critique Internationale*, 66 (1), 2015, p. 19-35.

---

## AUTEURS

**KRISTIN ROTH-EY**

University College, Londres

**LARISSA ZAKHAROVA**

Cercec – EHESS, Paris